

Banque aléatoire de récit. L'ombre portée du bonheur

Jean-Luc André

Number 84, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45960ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

André, J.-L. (2003). Banque aléatoire de récit. L'ombre portée du bonheur. *Inter*, (84), 59–61.

BANQUE ALÉATOIRE DE RÉCIT

Jean-Luc ANDRÉ

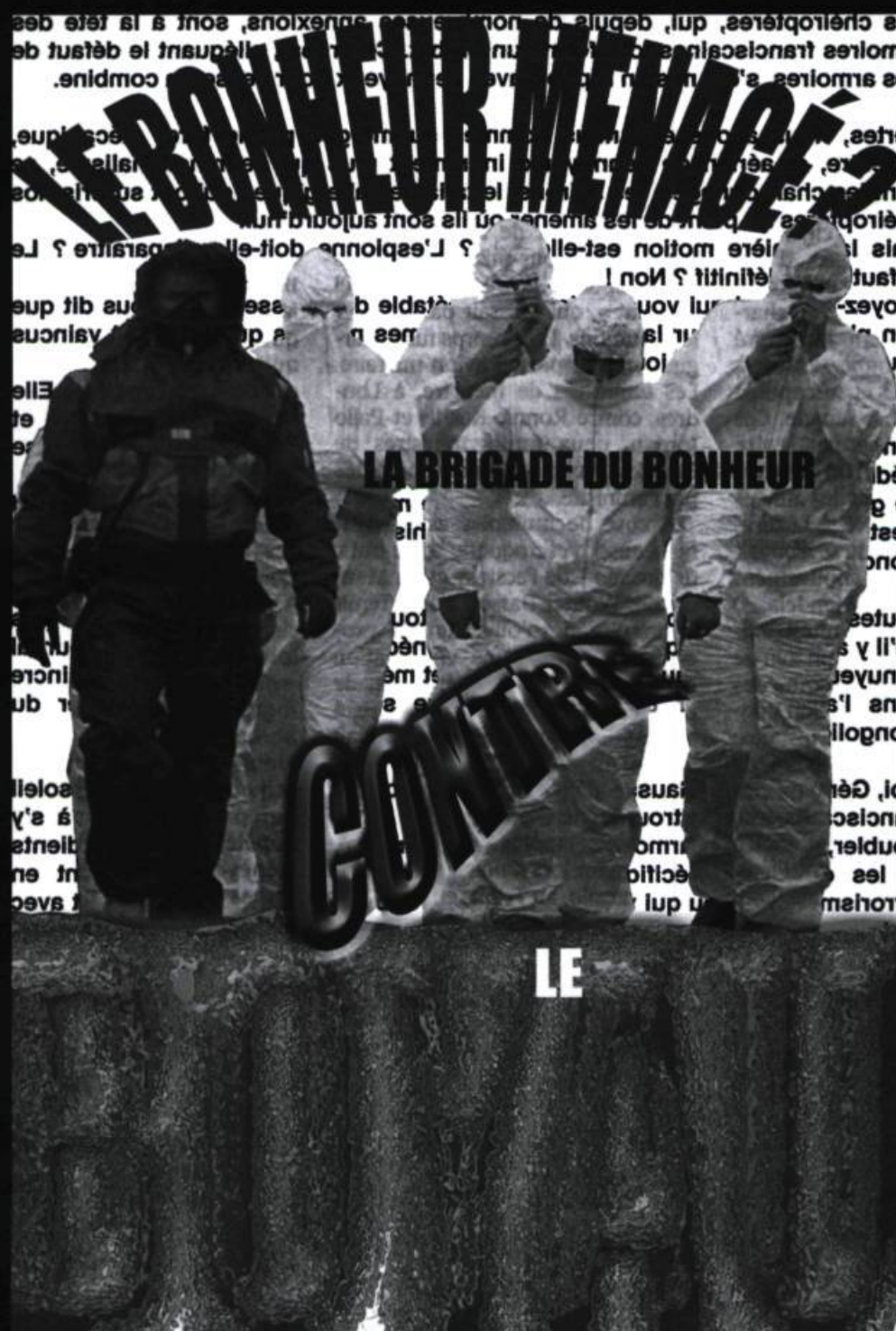
La logique du boyau est toute inspirée de « chiassisme » ; mais précisément il n'y a que le chiassisme qui sache dépasser les dimensions hygiéniques du bonheur sans tomber dans le piège de la décomposition, et produire un fantôme à la limite d'une expulsion dilatée.

Dans l'univers traditionnel, il y avait encore une balance du propre et du sale, selon une relation prophylactique qui assurait vaille que vaille la tenue et l'hygiène de l'univers sanitaire. Cette balance est rompue à partir du moment où il y a extrapolation totale du nettoyage dans le bonheur. L'équilibre rompu, c'est comme si la saleté reprenait une autonomie invisible, se développant désormais d'une façon exponentielle. C'est alors que surgit un ennemi fantomatique, perfusant sur toute la planète, filtrant de partout comme un virus, surgissant de tous les interstices du rangement : le boyau. Mais le boyau n'est que le bord mouvant de coagulation du chiassisme. Le chiassisme est partout et il est en chacun de nous.

Dans un sens c'est le système entier qui, par sa fragilité interne, prête main-forte à l'action « boyautale ». Plus le système se concentre, ne constituant à la limite qu'un seul réseau, plus il devient vulnérable en un seul point.

Le chiassisme est l'acte qui restitue une saleté irréductible au cœur d'un système sanitaire généralisé. Il y a une perfusion mondiale du chiassisme, qui est comme l'ombre portée de tout système de bonheur, prête partout à se réveiller comme un agent double. Il n'y a plus de ligne de démarcation qui permette de le cerner, il est au cœur même de cette culture du bonheur qui le combat, et l'orifice visible rejoint secrètement le gonflement interne.

Le bonheur peut faire front à tout dérangement visible. Mais le boyau est de structure virale – comme si tout appareil de nettoyage sécrétait son antidispositif, son propre ferment de décomposition – contre cette forme de réversion, le système ne peut rien. Et le chiassisme est l'onde de choc de cette réversion silencieuse.



L'OMBRE PORTÉE DU BONHEUR

Abcès de chienlit

Jusqu'ici la puissance hygiéniste avait largement réussi à absorber et à résorber toute trace, toute saleté, créant par là même une situation foncièrement heureuse. L'événement fondamental, c'est que les « boyauteurs » ont cessé de s'encrasser en pure perte, c'est qu'ils mettent en jeu leur propre saleté de façons offensive et efficace, selon une intuition stratégique qui est tout simplement celle de l'immense fragilité de l'adversaire, celle d'un système arrivé à sa quasi-perfection, et du coup vulnérable à la moindre crasse. Ils ont réussi à faire de leur propre saleté une arme absolue contre un système qui vit de l'exclusion de la saleté.

Ne jamais attaquer le système en termes de rapports de force ; ça, c'est l'imaginaire qu'impose le système lui-même, qui ne survit que d'amener sans cesse ceux qui l'attaquent à se battre sur le terrain du nettoyage, qui est pour toujours le sien. Mais déplacer la lutte dans la spirale du boyau, où la règle est celle de la crasse, de la répulsion, de la viscosité. Défier le système par un dépôt auquel il ne peut pas répondre sinon par recouvrement de sa propre saleté.

Dans le cycle vertigineux de l'échange, celui du boyau est un point infinitésimal mais qui provoque une aspiration, un vide, une convection gigantesques.

Autour de ce point infime tout le système, celui du bonheur et du nettoyage, se densifie, se tétanise, s'encrasse lui-même et abîme sa propreté.

La tactique du modèle « boyautique » est de provoquer un abcès de chienlit et de faire s'effondrer le bonheur sous cet abcès.

Et le pire dans cette obscénité, dans cette impudeur, c'est le partage forcé, c'est cette complicité automatique du spectateur, qui est l'effet d'un véritable chantage. C'est là l'objectif le plus clair de l'opération : la saleté des victimes, mais la saleté volontaire, celle des victimes jouisseuses du mal qu'on leur fait, de la honte qu'on leur impose. Le partage par toute une société de son mécanisme fondamental : la répulsion.

Si tout finit dans la chiasse qui est la forme la plus dégradée de l'existence, cependant le point crucial est de réussir à faire de cette forme extrême de décomposition un objet de contemplation, de sidération et de désir pervers.

L'humanité qui jadis avec HOMÈRE avait été objet de contemplation pour les dieux olympiens l'est maintenant devenue pour elle-même. Son aliénation d'elle-même a atteint ce degré qui lui fait vivre sa propre destruction comme une sensation esthétique de premier ordre.

Walter BENJAMIN

Crasse de l'image

Qu'est-ce qui est tapi derrière un monde techniquement propre ? Une autre sorte d'intelligence ou une chienlit définitive ? Le boyau fait partie de la part maudite, en étant une sorte d'alternative chiatique à la réalité, en traduisant l'irruption de l'irréalité dans la réalité.

Mais que peut encore signifier le « boyautage » dans un monde heureux d'avance, cool, propre, publicitaire ?

Le boyau jouant de sa propre décomposition et de celle de sa crasse, c'était encore hygiénique. Mais le boyau jouant à se recycler indéfiniment en faisant main basse sur le bonheur ? Or la majeure partie du boyautage s'emploie exactement à cela : à s'approprier la saleté, le déchet, la viscosité comme valeur et comme idéologie.

Il ne faut pas laisser faire les boyauteurs. Quand le chiassisme émerge au cœur même du système du bonheur, ça, c'est l'événement fondamental du boyau. C'est proprement l'opération boyautique que de faire surgir la chienlit à la puissance du bonheur – non pas la banalité ou l'indifférence du sanitaire, mais la saleté heureuse.

De toutes ces péripéties nous nous gardons par-dessus tout de la succion des images. Et nous devons nous garder de cette prégnance des images, et de leur aspiration, car elles sont notre crasse primitive. Entre autres armes du système qu'ils retournent contre lui, les boyauteurs exploitent la viscosité réelle des images. Le rôle de l'image est hautement gluant. Car en même temps qu'elle exalte le boyau, elle le cache. Elle joue comme multiplication à l'infini, et en même temps comme diversion et neutralisation du nettoyage.

Qu'en est-il alors de la propreté possible, si partout l'image infuse le boyau dans le bonheur ? Le chiassisme se sert de l'image comme orifice du boyau. Plutôt que la violence du boyau soit là d'abord et que s'y ajoute le frisson de l'image, l'image est là d'abord, et il s'y ajoute la pulsion du boyau. La violence en soi peut être parfaitement banale et inoffensive. Seule la violence boyautique est génératrice de saleté. Et dans cet événement singulier se conjuguent au plus haut point les deux éléments de chiassisme de masse du XX^e siècle : la magie blanche de l'image et la magie noire du boyau. On cherche après coup à lui imposer n'importe quel sens, à lui trouver n'importe quelle interprétation. Mais il n'y en a pas, et c'est la saleté du boyau, la brutalité du boyau qui seule est originale et irréductible. Le spectacle du chiassisme impose le chiassisme du spectacle.

L'image de la crasse impose la crasse de l'image.



UN PROGRAMME BAADERBANK 100 % PROBABLE

La Brigade du bonheur

Qu'en est-il alors de la propreté possible, si partout la Brigade du bonheur refoule le boyau dans l'image ? La brigade serre l'image comme orifice du boyau. Plutôt que la violence de la brigade soit là d'abord et que s'y soustrait la trahison de l'image, l'image est là d'abord, et il s'y ajoute la pression de la brigade. La violence en soi peut être parfaitement banale et inoffensive. Seule la force de la brigade est génératrice de propreté. Et dans cet effort singulier se conjuguent au plus haut point les deux éléments de résistance de masse du XXI^e siècle : le colmatage de l'image et la restriction du boyau. On cherche après coup à le refouler dans l'autre sens, à lui trouver une régulation.

De toutes ces péripéties la Brigade du bonheur garde par-dessus tout le contrôle des images. Et elle doit garder cette prégnance des images, et leur encadrement, car elles sont notre défense ultime. Entre autres armes du boyau qu'elle retourne contre lui, la brigade exploite la surface plate des images. Le rôle de l'image est hautement ambigu. Car en même temps qu'elle exalte le boyau, elle le prend en otage. Elle peut jouer comme multiplication à l'infini, mais aussi comme diversion et neutralisation.

Mais que peut encore signifier le colmatage dans un monde crasseux d'avance, mou, sale, décomposé ?

La brigade s'épuise à colmater image après image, ce serait encore une piètre manœuvre. Mais la brigade s'acharnant à recycler indéfiniment les images sales dans le bonheur ? Or la majeure partie de la brigade s'emploie exactement à cela : à s'approprier la saleté des images comme valeur et comme thérapie.

Il ne faut pas laisser faire les boyauteurs. Quand l'image émerge au cœur même de la spirale du boyau, ça, c'est le dégonflement assuré du chiassisme. C'est proprement la chirurgie du bonheur que de faire régresser la chienlit dans le cadre de l'image – non pas la banalité ou l'indifférence de l'image, mais l'illusion de la saleté.

Groupe de choc

Qu'est-ce qui est tapi derrière ce monde heureusement colmaté ? Une autre sorte de menace ou une lobotomie définitive ? L'image fait partie de la part nécessaire à l'équilibre, en étant une sorte d'alternative maîtrisée à la chienlit, en traduisant une relation prophylactique à la saleté.

Si tout finit dans l'image qui est la forme la plus maîtrisée de l'encadrement, cependant le point crucial est de réussir à faire de cette forme extrême de confinement un objet de contemplation, de modération et de relation équilibrée.

Et le mieux face à l'obscénité et à l'impudeur, c'est le partage de la force, c'est cette complicité automatique du spectateur, qui fait l'effet d'un véritable choc. C'est là l'objectif le plus clair de l'opération : le sursaut des volontaires, le sursaut volontaire, celui des volontaires honnêtes du mal qu'on leur fait, de la saleté qu'on leur impose. Le partage par toute une société de son mécanisme fondamental : la répulsion.

Ne jamais attaquer le boyau en termes de disparition ; ça, c'est l'imaginaire qu'impose le boyau lui-même, qui ne survit que d'amener sans cesse ceux qui l'attaquent à se battre sur le terrain du nettoyage total, qui est toujours inaccessible. Mais déplacer la lutte dans la spirale du boyau, où la règle est celle du défi, de la réversion, de la surenchère. Asphyxier le boyau par un confinement auquel il ne peut pas répondre sinon par étouffement sous sa propre saleté.

Dans le cycle vertigineux du renversement, chaque image est un point de colmatage mais dont la somme gigantesque provoque une aspiration, un vide, une convection.

À partir de ces points d'étranglement tout le boyau, celui de la chienlit et du chiassisme, se densifie, se tétanise, se ramasse sur lui-même et s'abîme dans sa propre crasse.

La tactique de la Brigade du bonheur est de coaguler un bloc d'images sales et de confiner le boyau sous ce bloc.

Le bonheur peut faire front à toute fuite visible. Car la brigade est de structure populaire – comme si tout le corps social sécrétait son dispositif, son propre ferment de résistance – contre cette forme de surveillance, le boyau ne peut rien. Et la Brigade du bonheur est le groupe de choc de cette résistance populaire.

Confinement dilaté

Jusqu'ici cette puissance chiatique avait largement réussi à déposer et à répandre ses saletés, créant par là même une situation foncièrement désastreuse. L'événement fondamental, c'est que les « brigadistes » ont cessé de dégrader en pure perte, c'est qu'ils mettent en jeu les images de façons offensive et efficace, selon une intuition stratégique qui est tout simplement celle de l'immense viscosité de l'adversaire, celle d'un boyau arrivé à sa quasi-extension, et du coup vulnérable à cause de l'étouffement. Ils ont réussi à faire de l'image de saleté une arme absolue contre un organe qui vit de l'expansion de la saleté. Dans un sens c'est le boyau entier qui, par sa viscosité interne, prête main-forte à l'action de la brigade. Plus le boyau se dilate dans les images, succombant à la limite sous son propre poids, plus il devient vulnérable à l'asphyxie.

Le « brigadisme » est l'acte qui restitue une saleté confinée au cœur du système sanitaire rééquilibré. Il faut un confinement dilaté du chiassisme, qui est comme l'ombre portée de tout système de bonheur,

prêt partout à se colmater comme une double coque. Il ne faut pas de ligne de démarcation qui permettrait de le contourner, il doit être au cœur même de cette saleté qu'il combat pour que l'orifice visible coince concrètement le gonflement interne.

Dans l'univers traditionnel, il y avait encore une balance du propre et du sale, selon une relation prophylactique qui assurait vaille que vaille la tenue et l'hygiène de l'univers sanitaire. Cette balance est rétablie à partir du moment où il y a un confinement total du boyau dilaté dans l'image. L'équilibre rétabli, c'est comme si la saleté prenait une fonction visible, se développant désormais d'une façon artificielle, alors que surgit une amie fantastique, parcourant toute la planète, filtrant partout la saleté, colmatant tous les interstices d'image : la Brigade du bonheur. Mais la brigade n'est que le front agissant de confinement du chiassisme. Le confinement doit être partout et en chacun de nous.

La logique du bonheur est tout inspirée de confinement ; mais précisément il n'y a que le confinement qui sache dépasser les dimensions pestilentielles du boyau sans tomber dans le domaine du nettoyage intégral et produire un fantôme à la limite d'une image colmatée.

La Brigade du bonheur est un programme *Baaderbank* 100 % probable.

Ce programme intitulé *L'ombre portée du bonheur* est constitué d'un boyautage et d'un recyclage de fragments de textes de Jean BAUDRILLARD (*L'esprit du terrorisme*, *Le complot de l'art*, *Élevage de poussière*) publiés en France à différentes périodes dans les quotidiens *Le Monde* et *Libération*.

Le début et la fin du texte sont boyautés à partir de ce programme de Gilles DELEUZE :

« La logique du sens est tout inspirée d'empirisme ; mais précisément il n'y a que l'empirisme qui sache dépasser les dimensions expérimentales du visible sans tomber dans le domaine des Idées et produire un fantôme à la limite d'une expérience allongée, dépliée [...] ».

Programme 100 % réalisé par la Banque Aléatoire DE Récit avec la Brigade du bonheur.